

HARNY

**CHRONIQUES D'ODESSA  
1992-1995**

*LITTERATURE ACTUELLE*

Chroniques d'Odessa © BRUNO HARNY  
2006  
ISBN 978-2-9557079-1-3

**CHRONIQUES D'ODESSA**

**1992-1995**



# 1

## L'appartement

J'habitais à Odessa, l'automne 92. J'avais au bout de quelque temps trouvé un appartement. C'était un immeuble stalinien, c'est-à-dire d'architecture néoclassique, avec de hauts plafonds et des portes à deux battants.

Il était situé à Moldavanka, un quartier proche du centre, qui remontait à la fondation de la ville, des maisonnettes de pierre, du calcaire rongé. Un quartier de jardins et de courettes couvertes de treilles et de glycines, à l'ombre desquelles on vivait l'été, le sous-sol troué de catacombes. La propriétaire était une Russe, en voyage aux Etats-Unis d'Amérique pour dix-huit mois. Je l'avais rencontrée, j'étais en fin d'après-midi venu

chez elle, elle m'avait fait visiter, nous avons discuté les conditions autour d'un verre. C'était une dame agréable sur la fin de la jeunesse, elle travaillait dans la culture, je lui avais payé six mois, le reste je le réglais à sa mère à échéance.

L'entrée ouvrait sur un couloir large, il y avait deux grandes pièces, une chambre et une salle, puis un petit bureau, cuisine, salle de bains et cabinet, tous les deux avec fenêtre. Toutes les pièces donnaient sur la cour, sauf la chambre, sur rue. La cour orientée à l'est était comme toujours très plantée, des feuillus adultes, qui rafraîchissaient l'été. Au troisième étage, je voyais les nids dans les feuilles. C'était très calme, la rue était peu passante, et je faisais la sieste sur le sofa du bureau. C'était la première fois que j'habitais, seul, un aussi bel appartement.

J'entretenais de bonnes relations avec les voisins. Ceux d'en face connaissaient de longue date ma propriétaire. C'était une famille, les parents et les deux filles, dont l'aînée mariée vivait chez eux avec son mari et leur bébé. Les filles avaient seize et vingt-deux ans, elles

étaient mignonnes, et j'avais la cote, un Français dans l'immeuble, la trentaine leste. Je leur parlais et leur souriais, la plus jeune riait avec des hi hi et gloussait, j'invitais la grande à prendre le thé chez moi.

La vie était agréable à Odessa. Grande ville, grand port de la mer Noire. Toute la berge qui n'était pas occupée par le port constituait un parc qui longeait la plage et grimpait vers la ville. Il faisait sept kilomètres de long.

C'était mon itinéraire favori quand je rentrais de l'université à pied. A cet endroit le parc descendait raide à la plage, il y avait un petit téléphérique. Je suivais un chemin de sable à mi-pente, je voyais la mer entre les arbres, et j'étais en pleine ville. Cela fait partie de l'art de vivre d'Odessa. Mais ça devenait dangereux les promenades dans les parcs.

Il n'y avait plus de jeunes filles la nuit. On risquait n'importe quoi, de se faire trousser comme détrousser. Je ramassais un bâton qui protégeait des chiens errants. Je me promenais beaucoup dans la ville, je perfectionnais mon russe en lisant les

enseignes de la rue et en parlant aux caissières des magasins, je pensais en marchant à un cours, puis rentré à la maison je rédigeais un schéma.

Je n'avais eu dans l'appartement qu'à installer un second téléphone pour le bureau. Rien d'autre. L'appartement était entièrement meublé, y compris deux bibliothèques. Vaisselle et linge de maison étaient fournis. Parfait. Je faisais les courses dans les magasins à côté, je remontais mes sacs et cuisinai moi-même. J'avais pris les services d'une vieille femme pour le lavage et le repassage, elle travaillait chez elle. J'invitais mes collègues de la fac, avec qui j'étais devenu copain, c'est Valentin qui venait le plus fréquemment.

## 2

### LE LOGEMENT

Le logement c'était difficile. Il y avait peu d'offres de location. Les gens louaient leur propre bien, étaient rarement propriétaires d'un second appartement. Les prix étaient exorbitants pour l'habitant, se négociaient en dollar Etats-Unis pour compenser l'inflation. Un maître de conférences gagnait douze dollars mensuels, je louais cet appartement quarante dollars. Je touchais mon traitement français.

Je l'avais trouvé par connaissance. J'avais lancé un appel au travail, cherche logement indépendant. C'était relativement facile de trouver une chambre dans un appartement, souvent une vieille dame, qui vous offrait la pension. Je voulais quelque chose d'indépendant, où je puisse vivre à la

russe, à la française, à mon gré, comme un citoyen ordinaire. Je le rappelais aux collègues tous les deux jours : – Liocha, m'as-tu trouvé un appart ? – selon la réponse j'esquissais une stratégie : – Comment faire ? je ne peux pas rester à la cité U. Ça me gêne dans mon travail, je ne peux pas m'installer, préparer mes cours. Je ne peux pas vous recevoir, je voudrais vous inviter – je les harcelais. Des propositions arrivaient. Trop loin, en banlieue, mal famée en plus. Des farfelues – dans le centre, un taudis, cent cinquante dollars. Tout le monde, toutes les gens que je rencontrais se mobilisaient.

Un jour, depuis deux mois les gens m'observaient et commençaient à m'apprécier, je ne me rappelle plus qui m'avait donné ce numéro de téléphone, pour la rue Osipenko. Cela s'était passé très simplement. À la seconde rencontre nous avons signé un papier libre sur le coin de la table où elle buvait un porto et moi une vodka.

J'ai bien vécu dans cet appartement. J'avais un arrêt de tram au bout de la rue, cinq cents mètres à pied, juste ce qu'il faut

pour s'aérer. Un tram était direct pour la fac, un autre pour le centre, et beaucoup de correspondances. La maison était saine. Les habitants variés comme toujours. De tout, du prof, du médecin, de l'ingénieur, de l'ouvrier et de l'employé. L'attribution du logement se faisait sur un tas de critères, à l'ancienneté, en fonction de l'entreprise, du syndicat, voire du parti, ou du cousin.

J'y suis resté seize mois. La propriétaire était revenue plus tôt que prévu. Elle m'avait averti par téléphone, un soir, de là-bas. Elle m'avait laissé un mois pour déménager, qu'elle a un peu prolongé.

J'ai eu du mal à retrouver. La même technique, par les connaissances. J'avais dégoté in extremis un studio, à deux pas de la faculté. C'est une jeune femme – j'ai hésité à en faire ma maîtresse – qui me l'a loué pour quatre mois, jusqu'aux vacances, durant ce temps elle est partie vivre chez sa mère, ça lui avait permis de se payer quelque chose. Il y avait une belle vue sur un jardin avec de grands arbres. C'était petit, mais pourvu du nécessaire. Six mois plus tard les beaux arbres étaient

tronçonnés, le jardin public passé propriété d'un promoteur immobilier.

J'ai ensuite habité un troisième lieu. Celui-là je l'ai trouvé en dépit des avis d'Alexeï. Un de mes collègues, le plus brillant, qui maîtrisait la grammaire française dans ses règles les plus tortueuses, finaliste du championnat du monde d'orthographe. Il soutenait qu'il fallait passer par une des agences d'immobilier qui commençaient à se monter, c'était les toutes premières en 1993. Je défendais la version française du particulier au particulier. J'avais repéré une rue qui me plaisait, un midi après les cours avec Alexeï – qui prétendait que ça ne servait à rien, que l'immeuble était trop bien – nous avons collé des affichettes dans les cages d'escalier. Le soir j'avais une réponse. L'appartement était un deux pièces, le proprio, un colonel à la retraite, gardait une chambre où il enfermait ses objets personnels. Lui partait avec sa femme résider à Kasnodar où il possédait un bien. Ce logement était extrêmement soigné, on aurait dit un appartement de femme, dans l'idée que je m'en fais. Calme

complet, toutes les fenêtres donnaient sur cour, à l'ouest, la chambre fermée donnait à l'est. Au soleil de l'après-midi il était jaune. Il avait un balcon couvert enguirlandé de glycine, qui protégeait l'été. Dans la seule rue de la ville qui donnait sur le parc, avec des habitations. C'était la rue Otradnaia, du mot russe rad, qui signifie joyeux. Toutes les autres rues de ce quartier desservaient des hôpitaux ou des sanas, quelques administrations, et l'université, qui s'étendait le long du boulevard des Français. Le colonel était très correct.

Je traversais la cour ombragée et j'accédais au parc, je descendais une jolie route piétonne et j'arrivais à la plage. Outre la beauté de l'environnement c'était pratique à la belle saison. En effet la mairie pour économiser l'électricité coupait l'eau à Odessa. Plus exactement elle ouvrait l'eau quelques heures pendant la nuit. Les gens remplissaient leur baignoire pour faire provision. Comme nous étions un quartier d'hôpitaux nous étions épargnés, mais nous souffrions de coupures, surtout à

l'heure où je me levais. Je descendais alors me baigner dans la mer.

Je pouvais me rendre au travail sans presque rencontrer de voitures. C'est la troisième année de mon séjour, la meilleure. Je connaissais la ville, j'y avais des copains, et quelques maîtresses, des régulières et des de rencontre. J'appréciais la culture odessite, et la gastronomie du Privoz. J'initiais Valentin à la cuisson du filet de bœuf saignant, on buvait de la vodka en gobant des zakouskis, on s'échangeait des recettes de phonétique et le lexique de la cuisine.

En trois ans, trois appartements à Odessa, plus les passages en cité U dans les périodes de recherche. Niconor Niconorytch, le doyen des profs, qui parlait six langues, était un vieux communiste. Il n'était pas parvenu à me faire octroyer l'appartement de fonction que mes prédécesseurs occupaient. Un comptable de l'université y logeait désormais sa famille.

Je n'ai jamais eu le moindre ennui dans ces logements. Sauf un détail rue Osipenko. J'ai dit que j'invitais parfois à prendre le thé ma voisine, la fille aînée

mariée. Une fois, sur le divan du bureau, il fait chaud à Odessa, je lui ai entouré les épaules de mon bras, et lui ai demandé, si je pouvais l'embrasser. Elle a répondu, essaie. C'est elle qui embrassait drôlement bien.

J'avais appris que son mari était en prison. Il était incarcéré pour vol. Ça ne voulait pas dire grand chose, beaucoup de gens commençaient à voler, ils étaient dans une grave dèche. Nous restions en bons termes. Pendant les vacances d'été je rentrai en France. J'avais eu l'idée, pour des raisons de sécurité, appuyé par la vieille mère de ma propriétaire, de lui confier l'appart à ma jeune voisine. J'avais ramassé mes effets et mes livres dans une malle métallique qui restait dans le bureau où ils ne devaient pas pénétrer. Dans le couloir, tout en haut d'un placard qui montait jusqu'au plafond, derrière plein de vieux trucs poussiéreux, sous un morceau de tapisserie décollée j'avais planqué un peu d'argent, en dollars, pour mon retour. Dans le même placard, derrière une plinthe, j'avais dissimulé un phallus en caoutchouc, un godemiché de taille

normale, que j'avais acheté dans un kiosque par curiosité.

À mon retour de vacances le mari était sorti. Il habitait chez moi avec sa famille. Il avait brisé la moitié des verres et le service à thé entier, avait déchiré le couvre-lit de la chambre, avait sectionné la rallonge téléphonique du bureau, etc., tout était sale. Ils ont immédiatement libéré les lieux, la fille s'est excusée et est venue nettoyer, a promis de remplacer la casse. Mes coupures avaient disparu, et le godemiché aussi. Je n'en ai pas parlé. Le mari était un grand type mince et musclé, de son âge, sans instruction, un peu arrogant, on sentait qu'il n'y avait rien derrière. Plutôt le type à plaindre, sinon qu'il fait des conneries. Ensuite la fille se montra impertinente, la petite ricanait de loin, mais je savais qu'elle était gênée. Avec la propriétaire cette affaire s'était réglée par une confrontation où les versions concordèrent.

# 3

## LA FACULTE

Le boulevard des Prolétaires avait repris son ancien nom, d'avant la révolution, de boulevard des Français. Cela faisait mieux, mais ne facilitait pas le repérage. Comme souvent les artères importantes étaient débaptisées. Les taxis étaient déboussolés. Le mieux quand on se rendait quelque part était de connaître les deux adresses.

Les façades de la faculté de philologie romano-germane étaient vitrées. C'était joli, on était dans la verdure, mais frais sous la neige. Le bureau de la chaire de français était une grande pièce où chacun avait une table à quatre tiroirs sur le côté. Une bibliothèque couvrait un mur. Des plantes vertes poussaient dans des pots et grimpaient le long des fenêtres, je

me souviens de beaux philodendrons. Pendant les vacances d'hiver l'université avait pour économiser coupé le chauffage. Il avait fait - 20°. Les tuyauteries avait éclaté sous le gel, toutes les plantes avaient crevé.

Helena Palotchkova, la chef de chaire, avait une table identique qui nous faisait face. Moi compris nous étions cinq hommes pour sept ou huit femmes, c'est une forte proportion dans l'enseignement des langues. Les dames, même les jeunes, étaient sérieuses, nous les hommes entre chaque cours fumions des cigarettes dans les toilettes, le fumoir attitré. On se questionnait, on se répondait par une question. C'est la manière de l'humour odessite. Nous étions du même âge, Niconor était le patron. Nous parlions de langue, de phonétique et de littérature, et nous racontions des histoires. C'est particulier une faculté de langues étrangères, il n'y a que des filles, très peu de garçons.

Intéressant le boulot. D'abord du temps pour penser au cours. La vie décalée de campus, le calme qui est un luxe. Des

étudiants sélectionnés, des forts un peu partout. Et l'émulation chez les profs. C'est le salaire qu'était pas terrible, car la profession est très respectée. Je l'ai dit ce qu'ils gagnaient, à peine de quoi manger.

Ils avaient tous un double travail. Souvent des cours particuliers. Ça dépendait des spécialités. En langue il y avait les traductions, Anton avait trouvé un bon filon, un projet européen en français. Alexei était l'interprète du maire, et des délégations. Un matheux faisait de l'informatique. Les plus mal lotis étaient les profs de littérature, qui se rattrapaient sur les préparations d'examen. On était payé en retard, de mois en mois les avances s'accumulaient, et les avances sur les réévaluations des salaires, on touchait son traitement en faisant la queue à la caisse du rectorat, en liquide, une grosse liasse qui ne valait pas grand chose. Ils avaient changé la monnaie, pour être plus indépendants avaient abandonné le rouble, ils avaient institué le coupon. Une histoire le coupon.

Les autres secteurs d'activité c'était pire. La flotte de tourisme du plus grand

port de la mer Noire, les paquebots et les « fusées » restaient à quai. Les fusées étaient de longues vedettes rapides bleu et blanc qui se levaient sur leurs ailerons, elles assuraient la navette avec les ports voisins, de la Crimée au Danube, à Izmaïl. Des usines fermaient. On voyait sur le bord des routes des étalages de casseroles émaillées, de vélos, des ouvriers qui percevaient leur salaire en nature, une part de leur production. Les retraités qu'avaient pas d'enfant pour les soutenir tombaient comme des mouches. De toute façon à cause de l'inflation le salaire de ceux qui étaient payés s'approchait de rien. Y avait que le commerce, le bizenesse, qui marchait. Et la mafia, bien entendu. C'était peut-être les mêmes.

# 4

## L'ARGENT ET LA MAFIA

On voyait des gens qui avaient du fric. À la voiture. Tout de suite ils achetaient un bolide allemand. Le maire roulait en mercedes 500. Guère d'autre signe, mais 92, c'était le début. Ils n'en étaient qu'à l'accumulation, et se méfiaient. Nul ne pouvait prévoir l'évolution des choses. Il y en avait qui disaient, après la perestroïka, la perestrelka, après la restructuration, la refusillade. À Kiev, les nouveaux riches s'affichaient davantage, c'est la capitale.

Il n'y avait que moi à ne pas douter. Lorsqu'il y eut en octobre 93 le putsch manqué à Moscou, ils étaient inquiets à la chaire. Les plus âgés étaient indécis, soutenaient, mais avec mollesse. Les jeunes voyaient leurs rêves s'éteindre.

Nous étions pendus à la télévision, on ne parlait que de ça. Anton était catastrophé, Alexeï voulait prendre le maquis. Que les autorités tirent sur le Parlement me déplaisait, mais cela ne remettait rien en cause. Il était illusoire d'envisager un retour en arrière, il suffisait de voir l'opinion, même les communistes n'en voulaient pas.

Les diplomates aussi se trompaient. Craignaient je ne sais quelle manigance, genre nouvelle NEP. Il est vrai que leur fonction les tient éloignés de cette opinion qu'ils ne voient que par les journaux.

Des magasins s'ouvraient tous les jours. Surtout de la technique, télé, électroménager, informatique. Très chic, décoration, et vendeurs en costume tellement stylés qu'ils étaient raides comme des piquets. Cela se voulait tout ce qu'il y avait de prestigieux. Des prix largement supérieurs à ceux de Paris. Souvent il n'y avait personne. Des couvertures tout ça, je disais à Alexeï. Qui répondait : – C'est comme les Etats-Unis, les premiers c'est des mafieux, à la seconde génération ils enverront leurs

enfants à l'université. Il n'avait pas tort. Et je ne sais pas si, hormis les exceptions, c'est très différent chez nous.

La différence entre la mafia et le bizness n'était pas claire. Le fait est que les hommes d'affaires que les copains connaissaient n'étaient pas futés. Des idiots ou des gens très frustes, qu'ils suivaient depuis l'école. C'était des petits, à peine millionnaires. Les gros, on les voyait à la télé. Quotidiennement, des assassinats, des mitraillages, des règlements de compte.

Il paraît que le racket était omniprésent. Toute une économie souterraine prospérait, qui se montrait dans certains restaurants isolés au milieu des parcs, à leur porte attendaient les voitures avec chauffeur garde du corps, patientaient des taxis, gardés par des chiens qui erraient en bandes. Mais pour la voir il fallait en faire partie.

La mafia venait d'en haut, du sommet de l'Etat, sur le modèle eltsinien. La guerre faisait rage pour le contrôle des grandes entreprises. Officiellement privatisées, le patron en était élu. Les

employés votaient le plus souvent pour le directeur en poste. Bien disciplinés, et de plus ils entendaient des mots de participation, de liberté. Si l'élu avait des prétentions, ou simplement déplaisait, il était écarté, par les grands moyens, les bombes qu'on voyait à la télé aux informations du soir. Au niveau inférieur, le petit entrepreneur honnête, c'était le racket. Et une politique fiscale qui de toute façon contraignait à frauder. L'argent des sociétés était placé à l'étranger, à New York, dans les paradis fiscaux, les îles qu'on connaît.

Les femmes dans la rue ne parlaient qu'argent. Les ouvriers se débrouillaient en faisant du noir. Les autres, on a vu, faisaient ce qu'ils pouvaient. Une jeune femme, médecin débutant, après sa journée d'hôpital était serveuse dans un restaurant. L'ancien ordre économique n'existait plus, le nouveau n'était pas encore en place. Ceux qui souffraient étaient les vieux. Leur pension ne les nourrissait plus. De là la vertigineuse chute de l'espérance de vie. Tout marchait à l'envers.

Mais on était à Odessa, l'humeur était méridionale. On avait des insouciances. Les filles jouaient le jeu, étaient aguicheuses. On se prenait aux plaisirs de la consommation. L'importé était à la mode. Les gens achetaient une télévision, et laissaient le bandeau de la marque scotché en travers de l'écran, pour bien montrer qu'on est moderne, qu'on sait acheter, et qu'on a les moyens. Les jeunes filles faisaient pareil avec les lunettes de soleil. Des comportements nouveaux apparaissaient, des traditions se perdaient, on continuait de faire la fête.

# 5

## LA COSMOPOLITE

Odessa est cosmopolite. C'est un grand port, où se croisent les routes de la mer Noire fermée par les Dardanelles et Stamboul. On entend à Odessa, et au Privoz, toutes les langues de l'Union, et le grec, et le roumain, et le bulgare, que sais-je encore. C'est un carrefour de nationalités, où les juifs étaient avant la perestroïka majoritaires. Odessa serait la deuxième diaspora juive, après New York, mais beaucoup auraient émigré à l'indépendance. On me prenait souvent pour un juif, un ashkénaze, il paraît que j'en avais l'allure. Je n'ai pas cherché à pénétrer le milieu, à l'époque cela ne m'intéressait pas.

L'Histoire en Europe centrale avait été plus qu'ailleurs traversée de conflits. Odessa cosmopolite. Les Grecs par exemple, l'Hétairie d'Ypsilanti y était basée pendant leur guerre d'indépendance, en 1821. Beaucoup avaient émigré, comme les Arméniens, de l'empire ottoman. Les juifs eux, fuyaient les rigoristes des milieux israélites traditionalistes de l'ex-royaume de Pologne.

La ville était très mélangée, un grand brassage de langues et de cultures, plus d'intellectuels et de commerce que la moyenne, des ouvriers, mais aussi beaucoup de paysans. L'Ukraine est largement agricole, la steppe qui nous entourait était riche. Il fallait voir l'aisance des villages de Bessarabie (du sud), leurs maisonnettes à véranda si propres, si soignées. On parlait au marché les dialectes de la Moldavie, du delta du Danube, les patois ukrainiens.

Mais la ville refusait de perdre le russe véhiculaire. Vieille technique de décolonisation, comme elles avaient débaptisé les rues, les autorités kiéviennes avaient décrété l'adoption de l'ukrainien

comme langue officielle unique. Tous les documents administratifs seraient dorénavant rédigés en ukrainien. Odessa, comme l'est du pays, s'y refusait.

Le problème est que peu le parlaient. À l'exception de la Galicie à l'ouest, frontalière avec la Pologne, seules les gens des campagnes le pratiquaient, avec des variantes. Cela posait des problèmes aux chaînes de télévision pour trouver des animateurs locuteurs. Il y avait souvent des émissions avec participation du public. Je me souviens d'une. On sentait que l'animateur faisait effort pour s'exprimer, son débit était lent et irrégulier, et un téléspectateur appelait, posait avec difficulté une question, et demandait la permission de poursuivre en russe. L'animateur acquiesçait, et le débat devenait animé.

L'ukrainien se comprenait par beaucoup, notamment par les Russes, car c'est une langue slave proche. Mais de là à le parler correctement. La langue devenait en outre un symbole, et l'ukrainien avait un statut vernaculaire, peu encourageant pour inciter à se lancer dans l'apprentissage. La

question est dans l'ouest du pays brûlante. J'étais à Lvov, dans l'université je cherchais le cabinet du recteur. Je m'adresse, en russe, à un étudiant, il présentait bien, avait l'air mûr. Il ne veut pas me répondre, me questionne extrêmement agressivement en ukrainien. Je force mon accent, il comprend que je suis étranger, apprend que je suis français, et il se détend, mais m'indique la direction en ukrainien. Alors qu'il était évident puisque étudiant, qu'il maîtrisait parfaitement le russe.

Il y a beaucoup de Russes en Ukraine, et réciproquement. Il faudrait d'ailleurs poser la question différemment. Il serait plus juste de dire que les deux nationalités sont intimement mélangées, qu'il y a peu d'Ukrainiens dont un parent ne soit pas russe, et vice-versa. Et quelle importance, si on considère que Kiev fut la première capitale de la première Russie ?

La séparation d'avec la Russie était mal vécue. Anton me le disait : – Philippe, les Ukrainiens ont voté à plus de 90% pour l'indépendance, lors de la dissolution de l'Urss. Mais ils n'avaient pas pensé que cela

fût plus qu'une autonomie politique. S'ils devaient revoter maintenant – c'était en 93 – ils se prononceraient dans la même proportion contre. Alexeï prônait qu'il fallait mettre les points sur les i aux Russes, faisait un jeu de mots en référence à l'alphabet ukrainien qui diffère du russe par le i latin. Mais l'ami, qui avait étudié à Moscou, était bien embêté de ne plus pouvoir rendre visite à des collègues, des parents, ou des amis, de ne plus pouvoir se déplacer librement dans les vastes territoires du frère voisin. L'idée d'une frontière entre les deux pays que l'Ukraine se proposait d'instaurer était anormale.

# 6

## AU POINT

Quelques mises au point.

J'ai parlé de nationalité. Il convient d'éviter un malentendu. Le sens soviétique du terme distingue citoyenneté – à laquelle avait droit tout citoyen de l'Union – de nationalité. Cette distinction provient de la pensée austro-marxiste du début du xx<sup>ème</sup> siècle, théorisée en 1907 par Otto Bauer dans son ouvrage *La Question des nationalités et la social-démocratie*.

Le citoyen soviétique choisissait sa nationalité en fonction de celle de ses ascendants à deux générations. En d'autres termes il choisissait sa nationalité parmi celle de ses parents et grands-parents, et

pouvait être russe, ukrainien, bachkir, bouriate, etc., identités à laquelle s'ajoutait la nationalité juive. Je le savais lorsqu'on me demandait si j'étais juif.

Gardons-nous pourtant d'identifier langue et nationalité. En Urss, lors des recensements, le citoyen faisait état de sa nationalité, et de sa langue maternelle. Or nombreux se reconnaissaient ukrainiens (ou tatars, ou mordves, etc.), et avaient le russe comme langue maternelle.

La langue ukrainienne littéraire, dérivée du slavon, s'est perdue, notamment sous l'influence de la polonisation, et parce qu'elle se coupait du langage populaire. Fondée sur cette langue populaire encore parlée, une langue littéraire a pu renaître sous les plumes majeures des auteurs Tarass Chevtchenko (1814-61), Ivan Franko (1856-16).

À propos de la Galicie, orientale pour être précis, dont le nom provient de la principauté de Halicz, où se réfugia une partie de l'élite kiévienne après l'invasion mongole au milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle. Elle tient une place particulière dans l'histoire de l'Ukraine. Elle fut ensuite, à la fin du

XIV<sup>ème</sup> siècle, annexée par les Polonais. Au premier partage de la Pologne en 1772, la Galicie passa sous domination autrichienne. Les troupes russes s'en emparèrent, temporairement, en 1914. Entre les deux guerres elle redevint polonaise, puis après l'occupation nazie, fut incorporée à l'Union soviétique. La composante galicienne joue un rôle actif dans le nationalisme ukrainien.

Sur le nom Ukraine, il provient du russe « kraï », qui signifie bord, frontière. C'est étymologiquement le limes du sud de la Russie.

Il est bon de préciser, car il est toujours délicat de parler de l'ex Union soviétique. On vous prête de suite de ces intentions...

# 7

## L'INFLATION

Il faut encore parler d'argent, puisqu'il était devenu la préoccupation majeure de tous. Sa dévaluation était effrayante. À l'époque soviétique, le rouble se négociait à dix francs, deux dollars Etats-Unis. Afin de marquer son indépendance, l'un des premiers gestes du nouveau gouvernement, on l'a dit, fut de liquider le rouble et d'instaurer, à parité, une nouvelle monnaie, le coupon. Son cours dégringola rapidement, et lorsque j'arrivai, se situait à cinq cents coupons pour un dollar. Moi qui avais gardé cinq cents roubles, une somme, de mon précédent séjour, j'étais à sec. À mon départ trois ans plus tard, le coupon

s'échangeait à deux cent mille unités pour un dollar.

L'inflation était terrible. La télévision annonçait pour le lendemain le doublement du prix du pain. Le lendemain soir la même chose. Encore la même chose le surlendemain. Soit un prix multiplié par huit en trois jours. C'était fréquent. Pour s'en protéger, le jour où ils touchaient leur salaire les gens le convertissaient en dollars.

Je comprends mal les mouvements monétaires, mais il y eut encore un phénomène de spéculation, d'escroquerie à grande échelle. Pour que la population accepte en douceur la privatisation des entreprises, l'Etat avait évalué leur valeur totale et l'avait répartie sous forme de, nous dirons de bons, dénommés « vaoucher ». Chacun fut donc heureux de recevoir du papier, représentant une part de la richesse nationale. Malheureusement, les premiers qui se présentèrent aux guichets des banques – créées pour gérer cette opération – ne purent être payés. L'inquiétude s'empara des esprits, tous voulaient se débarrasser de ces

« vaoutcher ». D'immenses queues s'allongeaient à l'aube devant les portes closes. La crise dura plusieurs semaines. Personne ne fut indemnisé.

Le système bancaire ne s'en remit pas. Les Ukrainiens, comme tout Soviétique, ignoraient ce qu'était une banque, n'avaient jamais vu un carnet de chèques. Ils déposaient leurs économies à la Caisse d'épargne, percevaient leur salaire en liquide. Les premières banques qu'ils virent firent main basse sur leurs dépôts.

J'observais tout cela, et me demandais comment nous Français aurions réagi dans ces circonstances. Le bon retraité qui dort sur son million de francs, et se réveille un beau matin possesseur de 2,50 francs. Les Ukrainiens subirent, et s'en tirèrent par un jeu de mots. A l'avenir ils ne placeraient plus leurs économies "v banke" (à la banque), mais " v banke trexlitrovoi " (dans un bocal de trois litres).

Les réévaluations de salaire étaient loin de compenser l'inflation. Ainsi, mon premier appartement, de la rue Osipenko, cent mètres carrés, climatisation, me

coûtait quarante dollars par mois. Le dernier, rue Otradnaia, charmant mais moitié plus petit, me revenait à quatre-vingt dix, quatre mois de traitement de maître de conférences.

Un nouveau concept fuligineux apparaissait aux informations télévisées, celui des prix internationaux. L'Ukraine était un grand pays, il devait accéder aux normes mondiales. Pour accéder à ces normes, il fallait que les prix soient au niveau international. Il était conséquemment logique que, les agences immobilières par exemple, proposent un deux pièces à Odessa, ou à Kiev, au même prix qu'à Paris. C'était évidemment une folie, mais les nouveaux riches, et les étrangers, adhéraient à l'idée. Alexeï aussi, qui pourtant en pâtissait car il vivait à trente ans chez ses parents, ce n'est que plus tard qu'il fit un mariage avantageux avec une fille du commerce, et partit vivre dans le bel appartement de sa femme. J'avais beau essayer de leur expliquer, aux copains, que même à l'intérieur de la France les prix variaient grandement, qu'un prix dépendait de l'offre et de la demande,

donc des salaires, et aussi des services qui existaient, qu'ainsi en France il n'y avait pas de coupure d'eau, rien à faire. Si les jeunes universitaires, les linguistes, qui avaient voyagé, ne comprenaient pas, c'était inutile d'insister. Face à la sphère économique, tout le monde était désorienté, tout se confondait, la valeur, les prix, la richesse, le niveau de vie.

On vivait au jour le jour. Beaucoup de pertes humaines, on l'a dit, tous les fragiles. Heureusement il existait une forte solidarité. Il suffisait que dans une famille un membre s'élevât au rang de nouveau riche, pour qu'il prît la parentèle sous sa protection. Le paramètre agricole de la société ukrainienne (en 1990 un tiers des habitants de la région d'Odessa vivait en zone rurale) contribuait aussi, en assurant par le biais des parents à la campagne et des potagers de datchas une grande partie de l'alimentation, à amortir la faillite des ménages. N'empêche que même à l'université il y avait des étudiants visiblement mal nourris.

Et comme toujours, cette situation présentait un aspect cocasse. Les caisses

des grands magasins ne pouvaient plus enregistrer les nouveaux prix. Elles étaient à trois chiffres et plafonnaient à 999 anciens roubles, ou nouveaux coupons. Dans les débuts, les deux chiffres des centièmes – des kopeks – furent utilisés, ce qui portait le nombre à cinq chiffres, ce qui permettait d'afficher un prix jusqu'à 99999. Rapidement cet artifice fut débordé. Les caissières tapaient alors autant de fois qu'il fallait 99999, dix fois par exemple pour atteindre un million, moins dix. Elles furent à nouveau débordées. Ce fut alors le vieux boulier, qui toutes ces années était resté près de la caisse et que les vendeuses claquaient avec dextérité, qui reprit du service.

Et pour compter l'argent du client qui payait sa chemise ou son objet, les caisses s'équipèrent de machines à compter les billets, comme dans les banques, qui débitaient vingt coupures seconde.

**Vous avez lu 20%  
des Chroniques  
d'Odessa**